

Péripéties ahurissantes d'un retour de voyage

Mon épouse et moi avons fait un beau voyage au Portugal et en Espagne en 1989. Nous avons un forfait bien ficelé préparé par une agence avec la KLM, compagnie néerlandaise : Aller via Montréal-Amsterdam-Lisbonne; retour via Lisbonne-Amsterdam-Montréal; et sont inclus et prépayés tous les billets de déplacements. La petite « saucette » d'une nuit à Amsterdam devait être une vraie gâterie : hôtel sur la place du Dam, excursion dans le Quartier Rouge et croisière sur bateau-mouche dans les canaux de la ville.

Lors de l'escale à Amsterdam au retour, nous avons effectivement passé une belle soirée dans le Quartier Rouge; une « belle » dans une vitrine m'a même fait signe de venir la rejoindre, et les gars autour de moi me tapaient sur l'épaule. Ma femme trouvait cela moins drôle évidemment.

Le lendemain matin, nous sommes confortablement assis tous les deux dans un siège de bateau-mouche amarré au quai. Il est neuf heures du matin et la randonnée doit durer une heure. On relaxe assez bien car notre avion (vol no 555) est pour deux heures en après-midi. On doit prendre l'autobus-navette à onze heures de l'avant-midi à la porte de notre hôtel. L'aéroport Schiphol n'est qu'à vingt kilomètres du centre-ville. Mais....

Justement pour l'instant, nous sommes les seuls touristes à bord du bateau et les minutes s'écoulent pas mal plus vite qu'on le désire. Je vais parler au conducteur qui m'explique qu'il ne partira pas avant d'avoir vingt passagers à bord. Je regarde souvent ma montre et ma femme compte scrupuleusement les personnes qui embarquent à bord. Enfin le départ se fait à dix heures moins dix et on profite à plein des paysages pittoresques qui ne démentent pas les dires de nos amis déjà passés par là.

Il est onze heures, on est en nage, allongeant au max le pas en direction de l'hôtel; notre souhait le plus fort est que l'autobus ait du retard. Le portier nous apprend que notre autobus est passé voilà quinze minutes . Cela ne va pas bien. Il nous rassure en disant que la navette pour l'aéroport passe aux demi-heures. Je jongle avec l'idée de commander un taxi; mais pourquoi payer quand le voyage en navette est prépayé.

La voilà justement la navette qui arrive; on présente nos billets, on s'y engouffre et nos palpitations commencent à se calmer; l'autobus ramasse du monde à plusieurs hôtels; lors d'un des arrêts, je jase de tout de rien avec un Parisien qui prend un vol pour Marseille à trois heures. Il dit : « Vous risquez d'être trop juste pour votre vol à deux heures ». Je ressens un pincement car justement on est en arrêt depuis cinq minutes et voilà que le chauffeur nous quitte sans doute pour aller voir ce qui se passe. Il nous revient en disant : « Je viens de les sortir du lit ». Quelle histoire ! Alors ça devient un supplice découler trop rapidement ces fatidiques minutes dont la préciosité est comme de l'or pour nous. Puis ils arrivent les retardataires et lancent à la blague : « Notre vol n'est qu'à trois heures ». J'ai dû les regarder avec un regard assassin.

Enfin à deux heures moins dix minutes, je me présente au kiosque d'enregistrement des bagages avec mes billets. La préposée regarde mes billets, écarquille les yeux en voyant vol no 555 et me présente une face pleine de désolation. S'engage alors le dialogue suivant.

Elle : Monsieur, vous ne pouvez pas prendre cet avion à deux heures, vos places ont été données à d'autres, les moteurs de l'avion sont déjà en marche, il fallait arriver plus tôt.

Moi : Mais qu'est-ce qu'on peut faire alors ? On doit être capable de prendre un autre vol plus tard pour Montréal dans la journée ?

Elle : Attendez, je vérifie.... Oui à cinq heures, il y a un vol d'Air Canada pour Toronto, en passant par Paris, mais c'est \$1,500.00 le billet.

Moi : Pas question...bien trop cher; mais avec mes billets, je ne pourrais pas prendre le vol no 555 de demain à deux heures ?

Elle : Je vérifie....Toutes les places sur ce vol sont occupées demain et tous les autres jours de la semaine. Désolée vraiment, mais le meilleur conseil que je peux vous donner c'est de vous présenter ici tous les jours en espérant qu'il y aura des annulations.

Tout dépité, Je reprends mes valises qui m'apparaissent bien pesantes; mon estomac se contracte d'autant plus que ma femme s'ennuie beaucoup de notre fils qui vient de vivre une séparation juste avant notre départ du Canada. Voyant ma figure blême en ruines, elle sent qu'il y a problème majeur. Je lui explique et elle fond en larmes; je l'entraîne vers un banc et

la console le mieux que je peux; tous les deux on se sent dans un monde parallèle.

Puis un beau et grand gaillard s'approche; c'est un Néerlandais. Il s'informe de notre problème. Quand j'ai fini mon baratin, il me donne une tape amicale sur l'épaule en ajoutant : « Écoutez, je pense que je peux vous aider à régler votre problème; je viens de voir que le vol de ma femme en provenance de Londres est retardé de trois heures; j'ai du temps à vous consacrer. J'ai déjà travaillé comme garçon de chambre dans un petit hôtel au centre-ville, le prix des chambres est très abordable; si vous devez attendre plusieurs jours, vous pourriez économiser pas mal de sous. Alors, comme j'ai du temps devant moi, je peux vous y emmener dans mon auto ».

Proposition non refusable évidemment et spontanément j'agrippe ma caméra-vidéo pour immortaliser la figure de ce bon samaritain.

Nous voilà donc étendus sur notre lit, tendus comme des cordes de violon, l'estomac tout noué et larme à l'œil. Il est cinq heures de l'après-midi; on frappe à notre porte pour nous dire qu'une préposée de l'aéroport veut me parler.

Vitement je me rends au bureau, prend le combiné pour me faire dire que nous avons nos deux places pour le vol 555 demain à deux heures. Tout d'un coup, cela commence à se dénouer; il y a de la lumière au bout du tunnel. On décide de fêter cela en se payant un bon souper dans un beau restaurant.

On ne dort pas beaucoup et le lendemain à dix heures du matin, on est assis dans un autobus en direction de l'aéroport. En arrivant, au premier kiosque que j'aperçois, je demande de vérifier si nous sommes bien listés pour le vol 555 à deux heures; c'est affirmatif. Me voilà ensuite au kiosque d'enregistrement des bagages; la préposée prend mes billets et pitonne machinalement et son regard me poignarde : « Monsieur, je crois que des personnes ont volé vos places. J'en suis sidéré et péniblement je lui explique toute la mésaventure que nous vivons depuis la veille.

Elle prend mon désarroi sur ses épaules et me dit : « Je vais valider vos places dans l'avion, enregistrer vos bagages et les envoyer à l'avion ». Elle me remet tous mes papiers, passeports et cartes d'embarquement et elle

ajoute avec insistance : « Quand vous serez dans l'avion, défendez-vous le plus possible pour rester à bord, bonne chance ».

Oh ! tout un contrat. Je décide d'enfourer tout cela en-dedans de moi et, la face fendue jusqu'aux oreilles, je rejoins mon épouse qui lève les mains au ciel. La mèche, je ne l'aurais pas vendue, pour tout l'or au monde, oh non !

Puis, au cours des différentes démarches à faire avant de mettre le pied dans l'avion, je m'organise pour qu'on soit toujours les premiers. Au diable le café qui aurait été si délicieux à siroter ! A la dérobée, je consulte nos cartes d'embarquement. C'est bien correct : J. Bonnet, vol 555 siège G1; et A. Delisle, vol 555, siège G2

Voilà la porte de la dernière salle d'attente où nous pirotons depuis deux bonnes heures s'ouvre et nous sommes les premiers à enfile le corridor et à saluer gentiment l'hôtesse qui nous reçoit sur le vestibule d'entrée de l'avion. Cela va super bien; elle regarde nos cartes et pointe du doigt nos sièges, On s'y rend et s'y colle littéralement. Je respire de plus en plus à l'aise jusqu'à ce que deux dames à l'accent québécois s'approchent, toutes surprises d'étonnement ; elles nous disent qu'on s'est trompé de sièges; à l'examen des cartes, la sueur commence à me perler au front car ce que je vois sur leur cartes, c'est : J. Bonnet , vol 555 siège G1; A. Delisle, vol 555, siège G2. Copies jumelles des nôtres; je rêve ou bien c'est une vraie arnaque. Raison de plus pour me river à mon siège. Je m'y visse mentalement.

Et je comprends soudain tout, dirais-je, surtout du fait qu'une des deux dames lance comme cela qu'elles sont parties de Bruxelles ce matin pour Montréal, avec escale à Amsterdam. Mon épouse et les deux dames ne comprennent absolument rien. Cela fourmille en grand dans ma tête. Je demeure muet comme une carpe en invoquant intérieurement tous les dieux du ciel. Comme il fallait s'y attendre, une hôtesse, intriguée par notre verbiage trop intempestif se présente pour s'enquérir du problème. Elle voit la similitude des cartes d'embarquement et nous demandent à tous les quatre notre passeport; elle s'éloigne quelque temps et revient d'un pas très décidé pour conclure que les places sont bien à mon épouse et moi. Mentalement je confirme : premier arrivé, premier servi. Elle nous remet nos passeports; les deux dames sont consternées, mais pas pour longtemps car l'hôtesse leur dit qu'elles voyageront en classe affaires à deux places

non réservées. Je pense, après coup, qu'elle a rendu un jugement à la Salomon, la sage roi de la Bible de mon enfance.

Ma femme ne sait toujours rien et commence à respirer un peu mieux pendant que moi je me dis : « Ne lui dis surtout rien »; elle flotte dans la joie au moment où les deux dames s'empressent de suivre l'hôtesse.

On reçoit nos serviettes humides, juste à point, pour se nettoyer un peu la face. Tout le monde est joyeux, cela papote un peu partout pendant qu'on entend un premier moteur vrombir. Et soudain, la voix du commandant se fait entendre : « Chères dames, chères demoiselles, chers messieurs, notre deuxième moteur a un problème, vous allez devoir être patients; des techniciens vont monter à bord pour tenter de le réparer. Si malheureusement ils ne réussissent pas à le réparer, vous allez tous avoir à quitter l'avion, on vous prie d'être compréhensifs, merci beaucoup ».

Les émotions en montagne russe reviennent nous habiter; mon épouse les extériorise en larmes, moi je les étouffe et lui montre tout ce qu'il y a de plus optimiste en moi tout en sachant que si on sort de cet avion, rien n'est certain qu'on pourra y remonter le jour-même.

Après plus de trente minutes d'une attente fébrile, le deuxième moteur gronde et une salve d'applaudissements couvre la voix du commandant qu'on devine nous annoncer qu'on est prêt à partir dans quelques minutes.

Les dames sont revenues nous voir ; elles se présentent comme deux belles-sœurs : Judith Bonnet et Alice Delisle de Lanoraie; nous nous présentons : Jules Bonnet et Annette Delisle de St-Hubert. La conversation est dénuée de toute animosité.

Quand notre avion survole l'Islande, tous les morceaux de mon cassette sont en place: le téléphone à notre hôtel a été fait suite à la pression de notre bon samaritain qui seul savait où on était terré; il avait fait vérifier les départs du lendemain, s'était fait confirmer que deux places nous étaient réservées. Je ris dans ma barbe en pensant à ce qu'il a dû rire aussi dans sa barbe à l'idée que son couple québécois se serait présenté pour le départ un jour d'avance. Nous avons été sans le savoir les acteurs de l'arnaque.